

LE CIEL ANTÉRIEUR

DU MÊME AUTEUR

Le Lézard

roman

Fayard, 2004

Les Maladroits

roman

Fayard, 2007

Les Plaisirs difficiles

nouvelles

Seuil, 2009

MARK GREENE

LE CIEL ANTÉRIEUR

roman

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-110725-8

© Éditions du Seuil, mars 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

**Jean-Pierre Bissonnet (dit Pierre Orangel), le
21 mars 2013, rue Henri-Barbusse, cinquième arron-
dissement, Paris.**

Sylvie s'est approchée (j'étais assis derrière mon bureau) et, à voix basse, elle a dit :

– Il y a une dame, pour vous.

Sylvie est mon unique collaboratrice. Elle travaille avec moi depuis vingt ans, depuis le jour où j'ai vissé ma plaque au numéro 12 de la rue Henri-Barbusse, une plaque rectangulaire en cuivre poli, tout ce qu'il y a d'ordinaire, sur laquelle j'avais fait graver en lettres noires *Pierre Orangel Éditeur*, et qu'on m'a volée l'année dernière. Je n'ai pas fait remettre de plaque, de toute façon ça ne change rien, la plupart des coursiers me connaissent et les autres n'ont qu'à se débrouiller. Curieusement, le vol de ma plaque m'a fait penser à mon père, qui possédait une Mercedes dans les années soixante (il était médecin, près de Perpignan). L'étoile à l'avant du capot avait été arrachée, un jour qu'il visitait un patient – il y a toutes

sortes de collectionneurs. Mon père ne l'avait pas fait remplacer, il avait roulé plus d'un an dans une voiture sans étoile, une voiture un peu diminuée, un peu raccourcie, avant d'en changer. J'ai pensé à mon père et je me suis dit : c'est ainsi, je n'ai plus de plaque et cela m'est égal.

– Une dame ?

– Oui, une dame âgée. Elle veut vous voir.

– Bon. Faites-la entrer.

On ne refuse pas sa porte à une vieille dame, me semblait-il. Quand Sylvie est revenue, elle a frappé trois coups rapprochés, peu appuyés.

Ces trois coups font partie de notre dispositif. Notre dispositif, si j'ose dire, de découragement... Trois coups rapprochés, légers, cela signifie qu'il n'y a pas de danger. S'il s'agit de deux coups appuyés, nettement séparés, alors je dois me tenir sur mes gardes. J'attends une bonne minute avant de dire « entrez » et, quand le visiteur apparaît, je suis invariablement au téléphone, les yeux fixés sur l'écran de l'ordinateur. Je fais semblant d'être absorbé par la conversation, je ne parle pas mais j'acquiesce de temps à autre. J'ai sur ma table, bien en évidence, un verre d'eau et une boîte de médicaments, une boîte d'Hépaxor qui traîne dans mon tiroir depuis dix ans.

Car il y a des gens impossibles (je pense évidemment à certains auteurs), des gens à qui l'on n'a plus rien à dire et qu'on est obligé de recevoir, des gens qui se croient tout permis. Il y a toujours, c'est ce qu'ils prétendent, des points qu'il convient d'éclaircir. Vous leur devez des explications. Il suffit qu'ils disent : « Non, je ne comprends

pas », et vous êtes tenu de vous justifier, de leur exposer vos arguments. Sous prétexte que vous avez lu leur livre, vous avez contracté une dette énorme, une dette que vous ne rembourserez jamais. Ils se sont donnés. Vous n'avez pas su les aimer. Vous n'avez pas voulu. Dans ces cas-là j'opte pour la colique hépatique. On respecte encore les malades. Et d'ailleurs ce n'est pas complètement faux. J'ai le foie fragile, en effet, les restaurants, pour moi, sont devenus de véritables champs de mines, sans parler des articulations, des gencives et, depuis quelques années, des problèmes de vue, il paraît que j'ai un début de cataracte. Après soixante ans la gestion de son corps devient une activité délicieusement prenante, on va de surprise en surprise, l'un après l'autre les organes se manifestent, affirment leur singularité, on est à la tête d'une véritable ménagerie.

– Entrez.

Sylvie est restée près de la porte, attentive, tandis que la vieille dame est venue vers moi, m'a tendu la main.

– Amélie Willmans du Sert, a-t-elle prononcé d'une voix fluette.

– Pierre Orangel. Asseyez-vous.

Elle portait des gants blancs, un peu jaunis, qu'elle n'avait pas retirés, une veste bleu marine en tricot. Ses cheveux gris étaient tirés en arrière. Elle est restée debout quelques instants, a regardé autour d'elle, l'air surpris. Sans doute s'attendait-elle à un décor plus imposant. Les gens sont toujours déçus lorsqu'ils entrent pour la

première fois dans mon bureau. Sous prétexte qu'ils connaissent le nom d'un éditeur, qu'ils ont vu ses livres sur les tables des libraires, ils se figurent un tas de choses. Ils s'attendent à de grands bureaux, à une cohorte d'employés. Ils imaginent un décor élégant, des fauteuils en cuir, des costumes en tweed. Ce n'est qu'une première déception, le début d'une longue série. Les gens qui viennent chez moi, et tout particulièrement les auteurs, pénètrent dans l'univers de la déception. Littérature égale déception, je devrais l'écrire sur le mur, en grandes lettres. Mais je leur dis : « C'est intéressant. Si, si. Votre roman. » Et la broyeuse, alors, se met en route. La vieille machine à trier, à triturer, dont je connais tous les rouages. Enfin, presque. Et qui m'a broyé, moi aussi.

– Je suis la mère de Marc Willmans du Sert.

– Pardon ?

– Marc Willmans du Sert.

– Je ne vois pas...

C'est formidable, j'ai pensé, j'aurai tout vu. Maintenant, les mères viennent m'apporter les manuscrits de leur fils. Cette dame, j'en suis à peu près sûr, vient plaider la cause de son fils. Son fils qui a quarante ans. Son fils mort, peut-être... Suicidé, pendu dans un grenier, asphyxié, la tête dans un sac en plastique. Mais j'aimerais mieux qu'il soit vivant, ce serait plus drôle. Un vieux garçon timide, qui vit encore chez sa mère et n'ose pas se montrer. Et tout cela, si j'en crois le nom de famille, se passe en Belgique...

J'aurais pourtant dû me méfier : la dernière fois que j'ai reçu une vieille dame dans mon bureau, elle est morte

le lendemain. Une romancière qui avait eu son heure de gloire dans les années soixante, dont j'avais publié un livre de souvenirs. Je me revois l'accompagnant sur le palier, lui ouvrant la porte de l'ascenseur. J'avais eu, en la quittant, une drôle de pensée : je m'étais dit qu'elle paraissait si fragile, si transparente, que la mort l'oublierait peut-être, passerait à côté d'elle sans la voir...

– C'est mon fils, a-t-elle insisté.

– Votre fils ?

– Oui. L'auteur des *Fruits défendus*.

Alors, j'ai compris.

– Vous voulez dire Marc Williams ?

– Oui. Si vous préférez.

Les Fruits défendus étaient arrivés par la poste, à l'époque où j'avais encore le courage de tout lire, même si lire est un grand mot, mais je consacrais tout de même un après-midi par semaine à faire le tri des manuscrits qui m'étaient adressés par courrier. Je fouillais dans la pile, parcourais quelques pages, au hasard... J'en ai publié quelques-uns, comme ça, sans recommandation aucune.

L'écriture était sobre, sans fioritures ni effets de style : des phrases plutôt courtes, équilibrées, explicites. Pas mal, je me suis dit, pour un premier roman. Mais c'est le sujet, surtout, qui avait attiré mon attention : l'action se déroulait entièrement rue Saint-Denis, dans le quartier des prostituées.

Un jeune homme de province s'installe à Paris. Il est inscrit en première année de droit. Ses parents ont loué pour lui un petit studio. Il ne connaît personne. Au hasard d'une promenade, il découvre la rue Saint-Denis. Il s'y rend désormais chaque jour, l'arpente pendant des heures. Toutefois, il hésite à monter avec une fille. Ce n'est pas l'argent qui lui manque, tous les mois ses parents lui font parvenir un virement qui suffit amplement à ses besoins. Mais il est inexpérimenté, et atrocement timide.

Ces errances, ces hésitations sont racontées en détail, comme si l'auteur nous livrait son journal intime. J'avoue que cela m'a rappelé ma jeunesse. Dans mon cas ce n'était pas la rue Saint-Denis que j'arpentais de haut en bas, mais le jardin des Tuileries, que j'avais découvert lors de ma seconde année de khâgne. J'y allais tous les après-midi, à la sortie des cours (le jardin des Tuileries et, plus tard, la rue Sainte-Anne, mais c'est une autre histoire).

Le jeune homme finit par s'enhardir : une première fois, il demande à une fille quel est le tarif. Son cœur bat fort, sa voix tremble. Il s'attend à une rebuffade. La fille prononce un chiffre, lui sourit. Il est surpris, presque honoré qu'elle veuille bien lui répondre, ce qui prouve qu'elle le considère comme un client potentiel, comme un homme parmi d'autres. Pas moins homme, en tout cas, que n'importe quel autre. Il n'a pas vingt ans, se trouve trop maigre, trop pâle, sans attraits, et, comme il l'exprime à plusieurs reprises, « dépourvu de la moindre trace de virilité ».

Il la remercie, s'éloigne. Mais il rentre chez lui satisfait,

un peu grisé par cette première audace et, comme c'était à prévoir, il recommence dès le lendemain.

Bientôt, cela devient une sorte de jeu. Il s'approche d'une fille, lui demande : « C'est combien ? » Machinalement, elle répond : « C'est deux cents francs, chéri. » Quelques-unes ajoutent, pour qu'il se décide : « Allez viens, on fait ça doucement. » Ces mots provoquent en lui une forte émotion, dont Marc Williams décrit la montée, la décrue. Souvent, il s'adresse à plusieurs filles à la suite, doit se retenir de ne pas les aborder toutes.

Chaque soir, il éprouve une grande difficulté à quitter le quartier Saint-Denis, qu'il appelle *la mare* ou *le marécage*. Il n'a aucune envie de rentrer chez lui, dans son studio du quinzième arrondissement qui surplombe les voies de chemin de fer de la gare Montparnasse et, certains soirs, il ne s'y résout qu'après avoir atteint les limites de l'épuisement, lorsqu'il a marché pendant des heures. Une dernière fois, se dit-il à l'angle de la rue Étienne-Marcel, alors qu'il s'était décidé, enfin, à descendre dans le métro. C'est devenu une sorte de drogue. Et il remonte jusqu'à la rue Blondel, qu'il parcourt dans les deux sens, un peu honteux, sous le regard des filles qui l'ont vu passer des dizaines de fois au cours de la soirée.

Celles-ci, toutefois, ne semblent pas irritées par sa présence. Elles ont l'habitude des pauvres types, des chiens errants, se dit-il. Certaines d'entre elles le reconnaissent, lui lancent des regards complices. Il finira bien par se décider, doivent-elles se dire. Il est propre, bien habillé (tous ses vêtements ont été choisis par sa mère, qui le

traîne dans les magasins de sa ville natale lorsqu'il revient pour les vacances).

Après des semaines d'atermoiements, le jeune homme trouve enfin le courage de monter. Il a la gorge nouée, les jambes en coton. Quand la fille lui demande : « Alors, on y va ? », il s'entend répondre « oui » d'une voix à peine audible, qui ne lui appartient pas. Elle tourne les talons, entre dans l'immeuble. Ensuite c'est l'ascension jusqu'au cinquième étage, le déshabillage maladroit dans la chambre exigüe, la petite cérémonie du nettoyage. Le narrateur s'attache aux détails, explique comment la fille le savonne, au-dessus du lavabo de la salle de bains. Une serviette est posée sur le lit, dont la propreté lui semble douteuse. Il aurait dû, se dit-il, garder sa chemise. Cependant, dans l'ensemble les choses se passent plutôt bien. Il se sent « comme chez lui ». Plus encore : « J'avais trouvé une place quelque part, pour la première fois de ma vie je n'avais pas l'impression d'être de trop. » Le lieu commun qui veut que la première expérience sexuelle soit un échec est battu en brèche. « Dans cette pièce de huit mètres carrés, ajoute-t-il, je respirais enfin. » Il décrit le corps de la fille, qui lui paraît « plus belle qu'il ne l'espérait ». L'acte accompli, ils échangent quelques phrases. Elle se rhabille devant lui, ne semble pas pressée de le mettre dehors. Il lui promet de revenir.

Dès le lendemain, en effet, le jeune homme est de retour. Mais il monte avec une autre fille. Et, le surlendemain, avec une troisième. Cette frénésie se prolonge pendant

plusieurs semaines : méthodiquement, sans revenir à la première, il se déniaise avec toutes les filles de la rue. Elles sont nombreuses, ce sont les heures fastes de la rue Saint-Denis, avant l'arrivée d'internet et des escorts. Parfois, il en visite plusieurs dans la même journée (son record est de trois : il est monté dans la matinée, puis rentré chez lui où il s'est écroulé et a dormi tout l'après-midi avant de repartir à l'attaque). Aspiré par sa monomanie, il ne fréquente plus la faculté. On verra bien, se dit-il.

Les filles sont décrites sobrement, sans condescendance ni psychologisme. L'enchaînement des passes n'est pas ennuyeux. Au contraire, l'auteur parvient à transmettre un sentiment de tendresse, de fébrilité, de candeur juvénile. C'est la meilleure partie du roman.

Le mois de juin arrive. Il décide de s'enfermer chez lui pour préparer ses examens, résolu à mettre les bouchées doubles. Bien entendu, ses parents sont persuadés qu'il est un élève modèle, et le passage en deuxième année une formalité. Mais il est incapable d'étudier. Il s'aperçoit qu'il a franchi un seuil, qu'un retour en arrière est impossible. L'idée d'une catastrophe le hante. Il ne se nourrit plus, ne se lave plus, songe à se suicider et, à cet effet, il remplit un grand verre avec tous les médicaments dont il dispose (en particulier des somnifères qu'il a subtilisés à sa mère). Il place le verre à côté d'une bouteille de whisky et d'un Opinel (son ancien couteau de colonie de vacances) sur la petite table qui lui sert de bureau. Ces trois objets forment une sorte de tableau,

de nature morte, qu'il contemple avant de s'endormir et dont la vision l'apaise.

À partir de ce moment, le récit devient plus sentimental. Le jeune homme retourne rue Saint-Denis, retrouve la première fille. Désormais, il lui rend visite presque quotidiennement, louant ses services pendant plusieurs heures d'affilée. Les sommes qu'il dépense sont considérables. Bientôt, il n'a plus les moyens de payer son loyer. Au bout de quelques mois, il lui reste à peine de quoi se nourrir.

Moins vraisemblable, aussi : une relation complexe se noue avec la prostituée, qui lui propose de l'héberger dans son studio. Chaque soir, il erre dans les rues du quartier pendant qu'elle reçoit ses clients, et, lorsqu'elle a fini, vers 2 heures du matin, il la rejoint dans le studio où elle est occupée à se démaquiller. Ensuite elle rentre chez elle, en grande banlieue, pour y retrouver sa petite fille (dont elle a confié la garde à une voisine et qu'elle transporte, sans la réveiller, d'un appartement à l'autre). Il s'endort dans le lit où tant d'inconnus se sont allongés. Le matin il lui fait ses courses, renouvelle le stock des produits dont elle a besoin pour son travail (papier absorbant, parfum d'ambiance, préservatifs...).

Un beau jour, elle lui apprend qu'elle doit quitter le studio. L'immeuble vient d'être racheté par un promoteur, afin de le rénover de fond en comble. « Le tapin, c'est fini », déclare-t-elle avec fatalisme. Elle a l'intention de changer de quartier, de recruter ses clients par

annonces. « Dans dix ans, il n’y aura plus une fille dans la rue. »

Un soir, il monte sur le toit de l’immeuble et se jette dans le vide, s’écrase devant le portail où travaille sa protectrice.

Cette fin m’avait semblé un peu mélodramatique (sans parler du recours à la sempiternelle fable du promoteur), mais Williams refusa de la modifier. Je décidai tout de même de publier le livre, qui remporta un petit succès d’estime. Des articles parurent, de dimension modeste (la plupart se contentaient de reprendre la quatrième de couverture), mais en assez grand nombre. Marc Williams fut même l’invité d’un débat télévisé, consacré à la prostitution. À ma grande surprise il s’y montra plutôt loquace, parlant de son ouvrage avec conviction. Six mois plus tard, il me soumit un deuxième roman.

La vieille dame semblait hésiter à parler. Elle se tenait bien droite sur sa chaise, en alerte, comme si elle attendait qu’on l’interroge.

- Il a disparu, dit-elle.
- Ah...
- Je n’ai plus de nouvelles depuis deux mois.
- Vous avez son adresse ?
- Non.
- Son téléphone ?
- Non. Il ne voulait pas.

Pour ma part, cela faisait six ans que je n'avais plus entendu parler de lui. La vieille dame me considérait fixement.

– Vous devez m'aider, a-t-elle prononcé d'une voix aiguë.

– Vous aider ?

– M'aider à le retrouver.

J'ai attendu un moment avant de répondre :

– Je suis désolé, je ne vois pas...

– Vous connaissiez sa vie, à Paris...

– Oh, très peu.

– Ses amis...

D'après moi, il n'en avait aucun. Mais je ne voulais pas faire de peine à la vieille dame et m'abstins de tout commentaire.

– Des endroits qu'il fréquentait...

– Non, madame. Il ne me disait rien. Vous savez, nos relations étaient strictement professionnelles...

Je mentais un peu, car rien n'est strictement professionnel dans le domaine de l'édition, ni d'ailleurs dans aucun domaine.

– Vous êtes sûrement, continuai-je, mieux renseignée que moi. Vous dites qu'il vous écrivait...

– Oh, il ne donnait pas de détails... Jamais de choses précises. Il ne voulait pas.

– Enfin, vous avez tout de même une idée...

– Les lettres étaient postées en Auvergne.

– Ah...

– Dans un village.

– Lequel ?

– Olliergues.

J'ai sursauté, lui ai demandé de répéter. C'est à Olliergues que mon père avait ouvert son premier cabinet, à la fin des années quarante, juste après la guerre. Un cabinet d'ophtalmologie, l'un des premiers de la région, mais les gens venaient le voir pour toutes sortes de maux, il exerçait autant comme généraliste que comme ophtalmologue. De bonnes années, a-t-il toujours dit, des années heureuses et, tout compte fait, plutôt lucratives. Je revois bien la mairie, l'hôtel de France sur la place de l'église, l'école communale, dont j'ai suivi les cours jusqu'à l'âge de dix ans.

– Et il a cessé de vous écrire...

– Oui. Il y a deux mois.

– Écoutez, je vais réfléchir. Mais je ne vous promets rien. Si j'ai une idée je vous contacterai. Vous avez un numéro de téléphone ?

Elle fouilla dans son sac à main, un tout petit sac à main bon marché, en faux cuir, qui contrastait avec sa tenue élégante, un peu surannée. Devant moi, elle posa une carte de visite d'assez grandes dimensions. Je mis mes lunettes et lus : Hôtel Palym, 12, rue Étienne-Gilbert, à 50 mètres de la gare de Lyon. Le nom me disait quelque chose, j'étais probablement passé devant à plusieurs occasions, ou bien j'y avais emmené quelqu'un, à l'époque où je fréquentais les halls de gare et, dans la foulée, les hôtels des environs.

– C'est à côté de la gare de Lyon, dit-elle.

– Oui, je vois. Eh bien, au revoir, madame...

LE CIEL ANTÉRIEUR

Je me levai, lui tendis la main. Elle la considéra pendant quelques secondes, comme on regarde un objet ou un animal. Puis elle se leva à son tour et me donna la sienne.

– Pensez-y, dit-elle en se retirant.

Dans la pièce d'à côté, Sylvie se leva pour l'accompagner jusqu'à la porte, mais elle fit comprendre que c'était inutile.

Marc Williams, le 21 mars 2013, Camping des Ors noirs, domaine de La Rigaudière, Puy-de-Dôme, France.

Je vais brûler les bungalows. Les bidons d'essence sont prêts, ce matin le pompiste avait l'air un peu surpris quand j'ai débarqué avec la camionnette mais il n'a pas posé de questions. Dix litres dans chaque bidon, ça devrait suffire. L'embout du pistolet s'enfonçait parfaitement dans le goulot, ce n'était pas désagréable, j'avais l'impression de remplir d'immenses briquets. Ensuite j'ai chargé les bidons, j'ai payé et je suis parti. En arrivant je les ai placés aux points stratégiques. À l'aube, je n'aurai plus qu'à verser l'essence dans les bungalows et à jeter une allumette. Ici s'achève le camping des Ors noirs. Ici s'achève l'Atelier d'écriture du Forez. Ici s'achèvent le Fécalisme, et le Séparationisme, et l'Observatoire des pollutions visuelles, et les Phalanges du vent. Six ans, tout de même, les plus belles années de ma vie...

Je me souviens du premier jour, quand je suis venu avec Bobi. On en avait parlé la veille, en fin de repas, après une bouteille de chanturgue. Le camping à l'abandon qui appartenait à son oncle. Il l'avait dirigé pendant vingt ans, mais depuis la mort de sa femme il n'avait plus le cœur à continuer. Le site était magnifique, d'après Bobi, bien qu'à l'écart du moindre village (j'ai dressé l'oreille) et des curiosités touristiques de la région. « L'épicerie la plus proche est à vingt kilomètres, a-t-il précisé, le premier médecin aussi. » Voilà l'endroit dont j'ai toujours rêvé, me suis-je dit, mon terrain d'expérimentations, mon royaume. J'ai voulu voir, le plus vite possible. « Aucun problème », a dit Bobi.

Le lendemain, c'était dimanche. Nous sommes partis tous les deux, sans Joséphine qui voulait dormir (les dimanches elle se levait tard, prenait son petit déjeuner et vaquait d'un coin à l'autre de l'appartement, à peine habillée, s'asseyait devant l'ordinateur, retournait se coucher). Nous avons quitté Clermont-Ferrand et nous avons roulé presque une heure sur la route de Thiers. Ensuite, il a fallu prendre une petite départementale et, pour finir, un chemin de terre qui s'enfonçait dans la forêt. Ça n'en finissait pas et Bobi, à un moment, a cru qu'on s'était perdus. Enfin, j'ai aperçu un panneau : Camping des Ors noirs. Drôle de nom, je me suis dit. À droite, dans une clairière, se dressaient une vingtaine de bungalows. Je suis sorti de la voiture et j'ai fait mes premiers pas dans le camping. On entendait le bruit d'une petite rivière, le frémissement des arbres. J'avais l'impression

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CPI FIRMIN DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2013. N° 108708 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE

